

	Kérébel Joseph : Né le 16-08-1916 à Brélès ; 1942, prêtre, vicaire à Porspoder ; 1951, vicaire, à Pont-l'Abbé ; 1963, recteur de Commana ; 1968, recteur de Pont-de-Buis ; décédé le 16-07-1975. Étude : <i>Quimper et Léon</i>, 1975 p. 341-342.
--	---

Extraits de l'homélie de M. le vicaire général Abiven aux obsèques de M. Kérébel, à Pont-de-Buis, le 18 Juillet 1975.

« Je sais qu'il est vivant, celui auquel je crois, celui qui me libère ». Ces paroles du saint homme Job sont une expression saisissante de la foi. La foi, notre ami l'avait — nous l'appelions Job lui aussi — il l'avait puisée dans cette terre de Brélès où il était né, au sein d'une famille où la foi était solide et simple comme elle l'est dans ce pays. La sienne, il la vivait de même, sans grandes phrases et dans une grande simplicité. Il faisait les choses qu'il y avait à faire, de son mieux parce que la foi exige qu'on donne le meilleur.

Je n'en veux pour preuve que la manière dont il s'est acquitté de missions sacerdotales très diverses. A Porspoder, son premier poste, on l'appelait le « petit vicaire », à cause de sa taille, mais sans nuance péjorative. Il prenait les enfants pour les conduire en promenade pendant l'été, comme on le faisait à son époque, et le samedi soir ou le dimanche au patronage, il mettait de l'ordre ce qui n'était pas toujours facile. Nommé à Pont-l'Abbé, dans un pays si différent du sien, on apprit que lui, le rural, était devenu entre autres choses, aumônier de J.O.C., et qu'il s'acquittait de cette tâche à la grande satisfaction des responsables. Recteur de Commana, il trouva une paroisse rurale à laquelle il eut été spontanément plus adapté. Mais il vint en ce monde ouvrier de Pont-de-Buis, aussi simplement qu'il avait fait tout le reste. Il n'avait pas la succession facile — après M. Guéguen, et je sais que plusieurs d'entre vous ont mis du temps à découvrir, à travers un abord timide, les qualités de cœur de leur recteur, sa capacité d'amitié, celle qu'il a exprimée en voulant rester parmi vous.

Car — et c'est un second aspect de son caractère — partout où il a passé, il a noué des amitiés profondes. Et il les a nouées, ce qui est remarquable, avec des gens de toutes conditions. Un homme, une femme, c'était pour lui, prêtre, un frère, une sœur, quels que fussent sa fortune ou son rang. Avec ses frères prêtres, il avait aussi son style. Dans les réunions de confrères, il lui fallait quelqu'un qu'il aimait taquiner, en toute gentillesse. Et tout le monde s'en trouvait ravi, à commencer par celui qui servait de cible. Mais plus profondément, quelques-uns de ceux qui sont ici pourraient témoigner de la délicatesse de son amitié. Il y avait là quelque chose qui lui était bien propre.

Tel il fut parmi nous et tel la mort est venue le prendre. « Si le grain de blé ne meurt » a dit le Seigneur « Il ne peut porter du fruit ». Joseph Kérébel s'est rendu compte très tôt de la gravité de son mal. Et il a passé longuement par les alternatives pénibles de la crainte et de l'espoir. Quand je lui demandais des nouvelles de sa santé, Il répondait invariablement : « Cela va mieux. Les remèdes qu'on m'a donnés, m'ont fait beaucoup de bien ». Mais ceci ne l'empêchait pas de me dire, à Noël, par exemple : « A Pâques, nous ferons le point et tu me diras si je dois continuer ». Ainsi a-t-il été, partagé et déchiré entre la crainte et l'espoir jusqu'au moment de sa dernière hospitalisation.

Là, au cours d'une longue agonie, il dut assister à la diminution progressive de ses forces, enfermé peu à peu sur lui-même, voyant décliner ses possibilités de communiquer. Un temps fut où il ne pouvait plus prononcer que quelques mots, toujours les mêmes, à l'adresse de ceux qui venaient le voir. Mais lui qui jusque-là avait été si réservé dans l'expression de sa foi, il ne savait plus que répéter l'essentiel, une parole de foi. Et c'est ainsi qu'avec des moyens d'expression de plus en plus limités, il fit l'édification profonde de son entourage, à commencer par le personnel hospitalier. « Le grain enfoui en terre commençait à révéler ses fruits... »

Quimper et Léon, 1975, p. 341.